

filles, d'environ dix-huit ans, tuée si près de moi, qu'au premier coup de lance qu'elle reçut dans le côté, elle tomba à mes pieds et s'attacha avec tant de force à mes jambes, que j'eus beaucoup de peine à les retirer. Je suppliai les deux Indiens qui la poursuivaient de lui accorder la vie : les monstres, pour toute réponse, lui plongèrent à la fois leurs armes à travers le corps, et la clouèrent pour ainsi dire à terre. Me regardant alors en face, ils me demandèrent d'un air moqueur si j'avais besoin d'une femme eskimause. Insensibles aux cris et aux convulsions de leur victime ; ils la regardaient froidement ; je les priai d'abrégier ses souffrances, puisque je ne pouvais les fléchir ; l'un d'eux lui enfonça sa lance dans le cœur.

« Mon indignation, mon désespoir, mon saisissement à la vue de cette boucherie, ne sauraient se concevoir, je pourrais encore moins les décrire. Malgré mes efforts pour retenir mes larmes, il m'en échappait par intervalles ; je suis sûr que mon visage et ma contenance exprimaient l'horreur dont j'étais pénétré. Au moment même où j'écriis, je sens couler mes pleurs au souvenir de cette nuit lamentable.

« Quand ces cannibales eurent achevé d'égorger les Eskimaux, ils cherchèrent à attaquer d'autres tentes situées sur le bord opposé du fleuve, heureusement nos canots avaient été laissés à l'en-

droit où nous avions débarqué, et ne pouvaient servir à le traverser dans la partie où nous nous trouvions, qui présentait une largeur de 250 pieds. Les Indiens tirèrent alors des coups de fusils contre les Eskimaux rangés sur le bord du fleuve. Ceux-ci connaissaient si peu la nature des armes à feu, que quand une balle tombait à terre, ils couraient en foule pour voir ce que c'était ; mais l'un d'eux en ayant été atteint au gras de la jambe, la terreur et la confusion se répandirent parmi eux. Ils se jetèrent aussitôt dans un petit canot, et ramèrent vers un petit banc de sable situé plus bas au milieu du fleuve et qui se trouvait hors de la portée des fusils de leurs féroces ennemis.

« Ceux-ci revinrent piller les tentes de leurs victimes et s'emparèrent des couteaux, des haches, des harpons, en un mot, de tous les objets en cuivre qui s'y trouvaient ; ensuite ils grimpèrent sur une éminence voisine, et y entonnèrent des chants de victoire qu'ils continuèrent en brandissant et entrechoquant leurs lances. Ils les interrompaient fréquemment pour crier : « *tima ? tima ?* » (comment vous en va) en dérision des pauvres Eskimaux qui se tenaient sur le banc de sable ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Après les avoir ainsi bravés, les Indiens retournèrent à l'endroit où les canots et le bagage étaient restés. En-

suite ils traversèrent le fleuve et pillèrent les sept tentes placées sur l'autre rive.

« En allant rejoindre les canots, ils trouvèrent une vieille femme assise sur les bords du fleuve, et occupée à tuer un saumon provenant d'une bande très-nombreuse qui se tenait au pied d'une cascade voisine. Soit que le bruit de la chute d'eau ou une infirmité naturelle l'en eussent empêchée, cette femme ignorait le massacre de ses compatriotes, quoiqu'elle ne fût pas à plus de 600 pieds des tentes. Lorsqu'on l'aperçut, elle était fort tranquille et toute entière à sa besogne. L'aspect de ses yeux extrêmement enflammés et sa manière de regarder, me firent penser qu'elle avait la vue mauvaise. Elle ne reconnut que les Indiens étaient ennemis, que lorsqu'ils furent tout près d'elle; ce fut en vain qu'elle essaya de fuir; elle partagea le sort de ses compatriotes.

« Il pourra paraître singulier qu'une femme presque aveugle s'occupât de pêcher, mais il y avait tant de saumons dans le fleuve, qu'en y jetant une ligne garnie de quelques hameçons, on retirait au moins deux saumons, et quelquefois quatre. Les Eskimaux ne font probablement pas usage de filets pour prendre ces poissons; car on n'en trouva pas dans leurs tentes.

« Comme les sinuosités de la rivière et la forme

des terres, nous dérobaient à la vue des Eskimaux réfugiés sur le banc de sable, plusieurs d'entre eux nous croyant éloignés, se hasardèrent à revenir à leur tentes. Couverts par les rochers, les Indiens s'avancèrent assez pour voir les Eskimaux qui faisaient leurs paquets; aussitôt ils s'élançèrent sur eux avec leur férocité accoutumée. Heureusement les Eskimaux, dont les canots étaient tout prêts, eurent le temps de s'y jeter et de gagner le banc de sable, à l'exception d'un vieillard trop occupé de rassembler ses effets; en un instant il fut percé de plus de vingt lances.

« Les Indiens ayant enlevé tous les ustensiles de cuivre qui leur parurent en valoir la peine, jetèrent les sept tentes et leurs pieux dans la rivière, détruisirent une grande quantité de saumons secs, de chair de bœufs musqués, et d'autres provisions, brisèrent les vases de pierre ollaire, en un mot, firent tout le mal qu'ils purent aux pauvres Eskimaux qu'ils n'étaient pas parvenus à tuer. Ceux-ci, réfugiés sur leur banc de sable, étaient condamnés à demeurer tristes spectateurs de la perte de tout ce qu'ils possédaient, perte irréparable peut-être. »

Ne trouvant plus rien à détruire, les Indiens s'assirent, et l'on fit un excellent repas de saumons frais, ensuite ils dirent à Hearne qu'il pouvait disposer d'eux. En conséquence, il alla le

17 juillet jusqu'à l'embouchure du fleuve dans la mer, dont on n'était éloigné que de huit milles. Dans cet endroit même elle n'est pas navigable pour une chaloupe, à cause d'une barre de rochers qui s'étend en travers de son cours. La marée venait de baisser, Hearne jugea par les marques qu'il observa sur les bords de la glace, qu'elle s'élevé à douze ou quatorze pieds; elle ne doit pas remonter très-avant dans le fleuve, car son eau, près de son embouchure, n'était nullement saumâtre. « Cependant, ajoute-t-il, l'étendue d'eau que je découvrais devant moi, était certainement la mer, car je vis un grand nombre de phoques couchés sur la glace; d'ailleurs nous avons trouvé dans les tentes des Eskimaux, une quantité d'ossements de baleines et de peaux de phoques. La mer, aussi loin que je pus distinguer avec une bonne lunette de poche, était remplie d'îles et de bancs; la glace n'était pas encore rompue, elle ne commençait à fondre qu'à trois quarts de milles au large, et à peu de distance autour des îles et des bancs. »

A mesure que l'on approche de la mer, les arbres deviennent plus rares et plus petits; les derniers pins que Hearne rencontra, étaient à trente milles de la côte; l'espace intermédiaire n'offrait que des hauteurs stériles et des marais, où croissent quelques saules nains. Au pied de ces émi-

nences, on trouve beaucoup de beau cochléaria.

Le fleuve coule vers le nord, il est quelquefois très-sinueux; sa largeur varie de 60 à 500 pieds. ses rives sont rocailleuses, solides, et hautes d'une quarantaine de pieds; il reçoit un grand nombre de ruisseaux qui descendent des hauteurs voisines, et sont alimentés par la fonte des neiges. Suivant le récit de quelques Indiens, il prend sa source dans le grand lac de la Pierre Blanche, éloigné de près de 300 milles de son embouchure. Son lit est embarrassé de beaucoup de rochers et de bancs; depuis le point où Hearne l'aperçut d'abord, jusqu'à son embouchure, il y compta cinq chutes; la plus proche de la mer avait dix pieds de hauteur, une autre en avait un nombre égal, une seule avait un pied de plus, le reste en avait moins.

Indépendamment de la multitude de phoques que Hearne vit sur la glace, il aperçut dans les environs de la côte, des volées d'oiseaux de mer; les étangs voisins étaient couverts de cygnes et d'oies; des troupes de courlis, de pluviers et de vaneaux, remplissaient les marais; on voyait des troupes de perdrix dans les buissons de saule; enfin différens indices annonçaient que les bœufs musqués, les daims, les ours, les loups, les renards, les lièvres, les écureuils et d'autres animaux sont communs dans ces régions boréales.

Il doit également s'y trouver des corbeaux, et des chouettes ; un oiseau de ce genre a mérité des Indiens le surnom de sentinelle, parce que, suivant eux, dès qu'il aperçoit un homme ou un animal ; il vole vers eux, et après avoir tourné quelque temps autour d'eux, il s'en éloigne, en les précédant, et sans jamais les perdre de vue. S'il découvre ensuite un objet nouveau, il va le reconnaître, et se transporte ainsi alternativement de l'un à l'autre en poussant des cris qui ressemblent à ceux d'un enfant. Les Indiens du Cuivre ont la plus grande confiance dans ces oiseaux, et prétendent qu'ils les instruisent fréquemment de l'approche des étrangers, ainsi que de celle des daims ou des bœufs musqués.

« Les Eskimaux, observe Hearne, n'y attachent probablement pas la même confiance, car pour peu qu'ils l'eussent partagée, ils eussent été avertis de notre marche vers leurs tentes. Pendant tout le temps que mes Indiens furent en embuscade, plusieurs bandes de ces oiseaux volaient à tire d'aile de leurs tentes à nous, en faisant un bruit capable de réveiller l'homme le plus profondément endormi. »

Un fait plus singulier, c'est que les chiens de ces Eskimaux n'ayent pas aboyé. Hearne observe qu'il y en avait plusieurs attachés à des pierres, vraisemblablement pour les empêcher de

manger le poisson qui séchait sur les rochers. Les Indiens ne les frappèrent ni ne les tuèrent, seulement ils montrèrent ensuite plusieurs fois du regret de n'avoir pas emmené avec eux les plus beaux.

Il était une heure du matin, lorsque Hearne eut achevé la reconnaissance de l'embouchure du fleuve de la Mine de Cuivre. Le soleil était encore sur l'horizon. « Une brume épaisse, accompagnée d'une pluie fine, étant survenue, dit-il, et jugeant que ni le fleuve, ni la mer voisine ne pouvaient, sous aucun rapport, être de quelque utilité, je ne crus pas devoir attendre le retour du beau temps pour observer exactement la latitude, d'autant plus qu'ayant marqué avec un soin extrême la route et les distances que j'avais parcourues depuis le lieu où nous avions laissé les femmes, où j'avais fait deux bonnes observations de la hauteur méridienne du soleil ; cette latitude se trouva déterminée à une vingtaine de minutes près. Afin de ne rien négliger de ce que je devais faire, après avoir conféré avec les Indiens, j'érigai un signe de reconnaissance, et je pris possession de la baie au nom de la compagnie de la mer de Hudson. »

D'après la carte de Hearne, l'embouchure du fleuve de la Mine de Cuivre, est par 71° 54' de latitude nord. Une expédition qui a depuis par-

couru ces régions boréales, a trouvé une erreur grave dans cette détermination.

La reconnaissance du fleuve achevée, le 18 on fit route au sud, et après avoir parcouru douze milles, on s'arrêta pour prendre un peu de repos, dont chacun avait besoin, car personne n'avait fermé l'œil depuis le 15. Après quelques heures de sommeil, on se remit en marche, et au bout de dix-neuf milles, on atteignit une des mines de cuivre. Ce n'était qu'un amas de rochers bouleversés. Au milieu de ces ruines, coule une petite rivière dont l'eau ne dépassait pas les genoux.

Les Indiens dirent à Hearne que cette mine était assez riche pour qu'on put avec ses produits, lester entièrement et très-facilement des navires au lieu de pierres. Ils ajoutèrent que toutes les hauteurs voisines étaient formées uniquement de morceaux de ce métal; cette assertion n'était pas conforme à la vérité, car après quatre heures de recherches assidues, de la part de Hearne et de ses compagnons, ils ne découvrirent qu'un seul morceau de cuivre digne d'être recueilli; il était de très-bonne qualité et pesait environ quatre livres. Hearne supposa que la mine avait dû être plus abondante autrefois, par les pierres teintes de vert-de-gris qui se trouvaient en assez grande quantité, soit à la surface, soit dans les fentes des rochers.

Les Indiens dont l'imagination, comme celle des enfans, est ardente et mobile, attribuent à chaque morceau de cuivre une ressemblance avec un objet naturel quelconque. « J'avouerai, ajoute Hearne, qu'il faut avoir une grande force d'imagination, pour trouver cette ressemblance, car je ne pus l'apercevoir dans plus de vingt morceaux, qui furent ramassés par les Indiens ou par moi: du reste, chacun variait dans les objets de similitude, pour le même morceau, en quelques minutes celui que j'emportai avait déjà subi vingt comparaisons différentes. Quant à moi, je n'y reconnus ni le lièvre accroupi, ni tel autre animal ou une de ses parties qui frappaient mes compagnons. Ces peuples préfèrent pour leur usage les morceaux les plus gros et les plus homogènes. Avec du feu et deux pierres, ils lui donnent la forme qu'ils veulent. »

Dès que l'on se fut éloigné de la mine de cuivre, il s'éleva un brouillard humide et très-épais, accompagné par intervalles de flocons de neige; ce qui dura pendant quelques jours. Le 22 on s'arrêta au milieu des Monts-Rocailleux; l'air était chaud et lourd. Le 31 on fut de retour auprès des femmes.

« Notre marche avait été si pénible et si précipitée, depuis la mine de cuivre, dit Hearne, que mes jambes et pieds s'étaient prodigieusement en-

flés; je pouvais à peine les remuer. Ensuite il y était survenu des plaies, le sable et le gravier qui s'introduisaient dans mes souliers, me faisaient éprouver des douleurs atroces; enfin le jour qui précéda notre arrivée aux tentes des femmes, je ne faisais pas un seul pas qui ne fut teint de sang. Plusieurs Indiens eurent également les pieds en mauvais état; mais infiniment moins que moi.

« C'était la première fois de ma vie que je me trouvais dans une si triste position; j'en fus très-allarmé pour les suites. Je ne me sentais pas beaucoup de fatigue dans le reste du corps, mais les douleurs cruelles que j'éprouvais en marchant, avaient tellement abattu mes esprits, que si les Indiens avaient continué de voyager deux à trois jours de plus, je serais infailliblement resté en arrière. »

Les femmes de Matonabbi et de quelques autres Indiens n'étaient pas au lieu où on les avait laissées; on les rejoignit le 5 août. Un grand nombre d'autres sauvages s'étaient joints à elles, de sorte que la réunion formait plus de quarante tentes. On repartit le 9 et l'on marcha au sud-ouest. La plupart des Indiens se dispersa de différens côtés, ceux qui restèrent avec Hearne pouvaient former douze tentes. Grâce à quelques jours de repos, ses pieds étaient guéris; cependant la peau en resta fort sensible pendant quelque temps.

Du 19 au 25 on cotoya le lac *Tayé-tchock-gaïed-voïé*, ou de la Pierre Blanche, qui peut avoir quarante milles de long; une rivière qui en sort au nord-ouest, et coule dans cette direction, forme une des branches principales du fleuve de la Mine de Cuivre.

On rencontra une grande quantité de daims; les Indiens en tuèrent beaucoup, uniquement pour avoir leurs peaux. On était dans la saison où elles ont atteint au plus haut degré les qualités qui les font rechercher. C'est pourquoi la destruction que l'on fait alors de ces animaux est presque incroyable; toutefois leur nombre ne diminue pas dans ces vastes déserts. Il faut huit à dix de ces peaux pour l'habillement complet d'une personne faite; et en outre, d'autres peaux apprêtées, pour se faire des bas, des souliers ou mocassins, et un habit d'été. On en façonne aussi quelques-unes en parchemin, dont on fait des cordons pour les raquettes, des lacets pour les pièges, des courroies pour les traîneaux, enfin des liens de tout genre. Ainsi un seul individu employé, dans une année, vingt de ces peaux, sans compter ce qu'il lui en faut pour ses tentes, ses sacs et beaucoup d'autres objets. Il convient qu'elles soient rassemblées du commencement d'août au milieu d'octobre; car passé ce temps, elles sont plus sujettes